

encore plus brillant que les autres meubles, où repose son petit Césaire, celui que son père appelle gravement "Plancade" tout court, et qui sera l'héritier du nom et le chef de la lignée. Non ; Césarie ne regarde même pas son Plancadou, dont elle est pourtant si fière ; Césarie a le visage dans ses mains et son grand fichu secoué de sanglots ; elle pleure.

C'est que cette nuit de Noël ne ressemble pas à celles de son enfance !... 11 heures viennent de sonner à la grande horloge ; d'après la tradition, il faudrait maintenant s'en aller à pied ou à cheval vers la plus proche église pour y entendre la Messe de minuit... mais de Messe de minuit, il n'y en aura pas cette année ! Le jour de Noël qui se lèvera tantôt sera le 25 décembre 1792... les églises sont fermées, les prêtres proscrits ; la Terreur commence.

Elle a déjà commencé, la Terreur ! Depuis trois jours elle règne au mas, où l'on vient enfin d'apprendre le massacre des Carmes, le martyre de Mgr du Lau et de ses compagnons. C'était le 2 septembre, et depuis longtemps, en Arles, on connaît la funèbre nouvelle. Mais les Plancade vivent loin des villes et ne lisent pas les gazettes.

Il a fallu la brusque apparition d'un *gardian* pour les tirer de leur ignorance. Bride abattue, l'homme accourait leur dire ce qui se racontait de mas en mas, de cabane en cabane touchant la fin tragique du saint archevêque. Et tandis qu'il parlait, la sueur coulait de son visage bronzé devenu sous le hâle presque aussi blanc que la robe de son cheval camarguais.

Depuis ces trois jours, Césarie n'arrête pas de pleurer ! Et cette nuit, il semble que la vue de ce qui devrait la rendre heureuse augmente encore sa douleur.

Norat ne sait que faire pour la consoler !... Tout de même, c'est Noël, et le brave homme voudrait un peu de joie autour de son foyer ; mais comment la faire naître, cette joie ?

— Eh ! Césarie, fait-il tout à coup, tu n'as pas mis tes souliers à la cheminée ?

— A quoi bon ?... dit-elle d'une voix sourde. Le petit Jésus ne viendra pas chez nous cette nuit. Il ne viendra plus jamais chez personne. Tout est fini !

Qu'entend-elle par ces mots : tout est fini ? Césarie ne le sait pas bien elle-même, mais depuis trois jours elle vit dans un affreux cauchemar. Il lui semble que tout a sombré autour d'elle ; c'est comme un grand trou creusé devant ses pas où s'engloutissent tour à tour la royauté, la religion, les traditions de son enfance et son humble bonheur familial.

Norat a un geste pour protester, mais les paroles ne sortent pas facilement de sa bouche. Il fait quelques pas en silence, touche aux objets, remue les ustensiles, comme s'il en attendait du secours. Le voici devant la grande armoire de chêne ciré, le plus beau meuble du

logis ; il tire le vantail d'une main nonchalante, peut-être trouvera-t-il là dedans quelque babiole qui distraira Césarie de son chagrin.

Soudain, son regard s'éclaire : il se dresse sur ses pointes pour atteindre, à la plus haute planche, un livre dont le dos rouge et or vient de lui apparaître. Un beau livre, certes ! et auquel Césarie tient beaucoup, mais qu'elle a enfermé là au temps de leur mariage et n'a plus eu, depuis, le loisir de feuilleter : Norat s'en empare et s'en va tout doucement le poser sur la courtepointe du petit Plancade endormi.

Cela fait, il frappe joyeusement dans ses mains ;

— Holà Césarie, réveille-toi !... Tu n'as pas voulu mettre tes souliers à la cheminée... mais il est venu tout de même, le petit Jésus, et vois ce qu'il t'apporte !...

Césarie lève les yeux, reconnaît le livre, et ne peut s'empêcher de sourire. Mais elle reprend aussitôt son air morne.

— Ah ! soupire-t-elle, le *prix de Monseigneur*. La grande joie de mon enfance !... Mais tout cela est passé et le pauvre bon Monseigneur est mort...

— Non, ma Césarie, non, il n'est pas mort.

— Oh ! que dis-tu ? Aurais-tu appris ?...

Une flamme monte aux joues de la jeune femme et elle joint les mains avec angoisse. Mais Norat secoue tristement la tête.

— Pas ce que tu désires, pauvre femme ; c'est trop vrai que les méchants l'ont fait périr. Et cependant, je te le répète : il n'est pas mort.

Norat s'est levé, presque solennel, Il a fière mine dans ses habits du dimanche et son beau visage brun se revêt de noblesse et de gravité. Il a vraiment l'air de ce qu'il est : un chef de famille. Et Césarie, pénétrée de respect, l'écoute comme autrefois elle écoutait son père.

— Il n'est pas mort... reprend Norat. Est-ce qu'ils sont morts les gens qui sont dans ce livre, les apôtres, les vierges, tous ces braves martyrs que nous honorons ?... Et pourtant ils ont perdu la vie comme Monseigneur et de façon aussi cruelle, plus cruelle même pour quelques-uns. Mais personne ne pleure sur eux ; on se réjouit, au contraire, au jour de leur fête, qui est cependant le jour où ils ont été décapités, brûlés, crucifiés !... On se réjouit, parce qu'on sait bien qu'ils vivent heureux, près du bon Dieu, et que de là-haut ils veillent sur nous. Eh bien ! Mgr du Lau est un de ces martyrs : l'époque n'y fait rien, c'est la même histoire qui continue. Et dans bien du temps, si nous pouvions vivre très vieux, toi et moi, peut-être lirions-nous dans une *Vie des Saints* toute pareille à celle-ci, à la date du 2 septembre : *le bienheureux Jean - Marie du Lau et ses compagnons, martyrs*.

Césarie joint les mains ainsi que devant une vision glorieuse. Comme il prêche bien, son